

Nathalie Kuperman

Janus

À HÉLICE
ET ÉOLIENNE

1502412

Janus

Nathalie
Kuperman



1604²

60499

DL-08 02 1993-03558

© éditions à hélice, éditions du Tarin
& Nathalie Kuperman, 1992

ISBN : 2-909984-00-1



Tout, absolument tout dans son visage respirait la séparation. J'étais au Sarah Bernhardt et j'attendais quelqu'un. Comme toujours, j'arrivais en avance pour prendre le temps de lire un peu. J'aime le brouhaha des cafés. Il me protège des pensées qui trop souvent viennent s'immiscer entre le livre et moi lorsque le silence règne. Je me concentre beaucoup mieux dans un lieu public.

Il se trouve que ce jour-là, la lecture ne me captivait pas. Il s'agissait de textes écrits par un comique cynique mais rien de ce qu'il disait sur la mort, les juifs, la société, la politique ne parvenait à aiguïser mon intérêt. Je m'accusai d'avoir l'esprit obtus et me désolai de ne pouvoir entrer dans d'autres récits que ceux guidés, aveuglés par la position du sujet dans la littérature lorsque j'aperçus -ayant relevé les yeux quand je m'accablai des pires maux- une femme accoudée sur la table d'en face, les mains encadrant un visage dont je ne saurais dire si je l'ai trouvé beau.

Ce qui me frappa immédiatement, ce fut l'impression que cette tête ne se tiendrait pas droite si les mains n'étaient pas là pour la retenir. La femme ne surprit rien de mon intérêt brusque pour elle. Ses

yeux étaient mobiles ; elle suivait les allées et venues du serveur, se fixait parfois sur le détail d'un habit excentrique ; il lui arrivait même de croiser mon regard, mais rien, rien de tout cela n'existait pour elle. Il me semblait qu'elle n'attendait personne. Pas de signes d'impatience, pas de coups d'œil répétés sur la montre toutes les secondes, pas d'intérêt particulier sur les mouvements de la porte. Tout ce qui caractérise l'attente lorsque l'heure approche n'existait pas dans son attitude. Mais peut-on dire qu'elle avait une attitude ? Non, elle semblait être un état. Et cet état se rapprochait étrangement de l'idée que je me fais de la séparation.

Je m'explique : parfois, l'œil était pris d'un clignement à peine visible mais il donnait à ce visage une ambiguïté extrême. L'absence d'attention portée sur les choses

environnantes disparaissait un instant et le regard semblait percevoir à travers l'abondance de déplacements, de couleurs et d'objets une particularité qui réquisitionnait toute la contention. Puis de nouveau, l'absence. Le changement était si infime que je me demandai d'abord si je n'imaginais pas la présence furtive d'un frémissement pour me conforter dans l'idée que cette femme vivait, ce dont tout de suite je la soupçonnai : une séparation. Je ne quittai plus ce visage en espérant que l'agitation du café cesserait pendant mon observation. Je surpris à plusieurs reprises le frisson caractéristique qui, je m'en rendais maintenant parfaitement compte, changeait radicalement la physionomie de cette figure.

La jeune personne soudain remua

les lèvres. Je fixai toute mon attention sur sa bouche maquillée pour tenter de décrypter quelque propos. C'est un exercice auquel je suis rompu, l'ouïe me faisant en partie défaut. Il m'apparut alors qu'elle répétait avec une lenteur excessive : "ce soir, je le ferai ce soir." A la manière d'une litanie, cette phrase prononcée sans interruption me parut recouverte d'un sens qui, bien que m'échappant, stimula ma frénésie de savoir.

J'avais encore vingt bonnes minutes avant l'heure du rendez-vous et subitement, sans que je ne m'attardasse à réfléchir sur le bien fondé de mon acte, je descendis aux toilettes en priant pour que mon ami ne soit pas encore sorti de chez lui. Il répondit à mon appel et, prétextant une douleur stomacale féroce, j'annulai notre entrevue.

Lorsque je raccrochai, j'éprouvai un sentiment immense de soulagement. J'aurais pu ne pas avoir l'idée de téléphoner, j'aurais pu oublier l'heure et être obligé de détacher mes yeux de cette femme pour me concentrer sur le discours de mon ami. Je ne me rendais pas alors compte de ce que mon comportement avait d'intrigant, absorbé que j'étais par l'histoire que je construisais autour de cette femme... et de moi-même sans doute ; car si je l'avais sentie heureuse, sûrement ne m'aurait-elle pas attiré d'une manière si forte. Je remontai en hâte les escaliers et retournai m'asseoir en évitant soigneusement de regarder l'endroit où elle se trouvait. Je voulais la saisir de nouveau sous le même angle exactement, éprouver la même émotion, reprendre mon observation au point où je l'avais laissée.

Tout mon être reçut un choc lorsque je m'aperçus qu'elle n'était plus là. Et ce fut d'autant plus douloureux qu'à sa place s'était installée la légèreté d'un couple. Leurs baisers prenaient un caractère ludique. Je fus à proprement parler écœuré par la double contrariété que m'infligeait ce nouveau spectacle. Je jetai un billet sur la table, pris mon pardessus et quittai l'endroit sans attendre la monnaie, littéralement propulsé sur la place du Châtelet. Là, je regardai dans toutes les directions, désespéré à l'idée d'avoir perdu déjà celle dont le visage m'avait tant ému. Je restai immobile, ne pouvant opter pour une direction. Soudain, je la vis. Elle marchait très lentement sur le quai, vers l'Hôtel de Ville. Je me mis à la suivre comme si désormais il était impossible qu'il en fût autrement. Pas un instant il ne